

Table des matières

Introduction	1
--------------------	---

Section 1 : Diffusion des résultats

Évaluation du changement dans les connaissances et les attitudes chez les personnes participant à une réalisation participative de film et à un atelier d'éducation sur le VIH et le sida pour jeunes indigènes.....	3
--	---

Rachel Landy

Interruption de traitement antirétroviral chez les peuples indigènes vivant avec le VIH au Canada – une étude Building Bridges dirigée collectivement	24
---	----

Denise Jaworsky, Flo Ranville, Valerie Nicholson, Roberta Price, Carol Kellman, Elizabeth Benson, JanaRae Tom, Erin Ding, Janet Raboud, Hasina Samji, Renée Masching, Mona Loutfy, Anita C. Benoit, Robert S. Hogg, Evanna Brennan, Susan Giles, Anita Rachlis, Curtis Cooper, Nimâ Machouf, Chris Tsoukas, Mark Hull, on behalf of the Building Bridges Team and the Canadian Observational Cohort (CANOC) collaboration

La sagesse du Tonnerre	42
------------------------------	----

Randy Jackson

« Elle me sécurise » : comprendre les effets de la thérapie à recours animalier dans une clinique de désintoxication à la méthadone.....	62
--	----

Anna-Belle the Therapy Dog, Georgette Sharilyn Sewap, Colleen Anne Dell, Brenda McAllister, Jill Bachiu

Section 2 : Commentaires

« Je suis ici et je ferai ce que je ferai » : Qu'est-ce que la séropositivité de longue date?	72
---	----

Andrea F.P. Mellor, Natasha K. Webb, Sherri Pooyak, Val Nicolson, Chad Dickie, Sandy Lambert, Renee Monchalin, Stephanie Nixon, Marni Amirault, Renee Masching, Tracey Prentice, Canadian Aboriginal AIDS Network

La sagesse du Tonnerre

Randy Jackson

Randy Jackson est professeur adjoint à l'École de service social de l'Université McMaster de Hamilton (Ontario) ainsi qu'au Département de la santé, du vieillissement et de la société. Anishinaabe, originaire de la Kettle and Stony Point First Nation, située dans le sud-ouest de l'Ontario, Jackson explore le vécu chez les peuples indigènes vivant avec le VIH et le sida au moyen de connaissances, de perspectives et de valeurs indigènes. Dans ses recherches, il a exploré une variété de sujets, dont les expériences et les réponses en matière de dépression, le dépistage du VIH chez les jeunes indigènes, la résilience bispirituelle, la masculinité indigène, ainsi que le leadership chez les jeunes et les personnes indigènes vivant avec le VIH. Randy a reçu, en 2012, la Médaille du jubilé de diamant de la Reine Elizabeth II pour ses travaux de recherche sur le VIH et le sida chez les peuples indigènes.

COORDONNÉES DE L'AUTEUR

Faculté des sciences sociales de l'École de service social et Département de la santé, du vieillissement et de la société, Université McMaster, KTH-312, 1280 Main Street West, Hamilton (Ontario) L8S 4L8. Courriel : jacksr3@mcmaster.ca.

REMERCIEMENTS

Cet article a bénéficié d'un généreux soutien grâce à une bourse de recherche prédoctorale de l'Université McMaster et de l'Ontario HIV Treatment Network et à une bourse de recherche au doctorat des Instituts de recherche en santé du Canada. J'aimerais également souligner le travail de l'équipe de révision de cet article pour ses commentaires constructifs. Enfin, la place d'honneur revient aux peuples indigènes vivant avec le VIH, que je remercie d'avoir partagé avec une telle générosité leurs sages connaissances acquises par leurs expériences et leurs réponses quant à la dépression.

NOTE DE L'AUTEUR

« *La sagesse du Tonnerre* » s'inspire de l'art de raconter des Indigènes dans l'espoir de créer un moyen accrocheur de transmission de connaissance (Jackson et Masching, 2017). L'approche consiste à raconter les expériences vécues de tristesse et de VIH comme étant des actes de survivance (Vizenor 1994); autrement dit, l'histoire est axée sur un concept de survie fondé sur l'identité indigène. Également, cette réécriture d'histoire s'inspire de résultats de recherches antérieures explorant les expériences de dépression de peuples indigènes vivant avec le VIH (Cain et collab., 2011; Cain et collab., 2013; Jackson et collab., 2008), et il est préférable de la considérer comme l'interprétation littéraire de ces entrevues faite par un chercheur selon une approche narrative composée (Jackson, Debassige, Masching et Whitebird, 2015). Ce récit rassemble 72 histoires individuelles en une seule et est censé être utilisé à la façon d'une histoire qui est aussi une médecine, un moyen d'enseigner et une source inspirant de nouvelles

possibilités grâce aux visions indigènes du monde (Peacock 2013). Pour y parvenir, les principes de créativité non fictive et les étapes suivantes ont été adoptés : 1) lectures répétées de chacune des 72 entrevues; 2) utilisation de la théorie du parcours de vie fondée sur ces expériences « réelles » pour organiser l’histoire en y incorporant des éléments de problématiques de fond majeures (découverte d’un statut séropositif; tristesse et vie de personne séropositive, progression, etc.) puisées parmi ces entrevues; 3) travail d’écriture pour inclure ces problématiques de fond dans une histoire traditionnelle bien connue (celle de divinités et de serpents). Certes, il existe des histoires similaires dans la plupart des cultures indigènes, mais ces créatures mythologiques — dont beaucoup croient encore qu’elles existent réellement — ont été les personnages d’une histoire que j’ai d’abord entendue quand j’étais enfant. Elle m’a été racontée comme étant un moyen d’apprendre à bien comprendre les difficultés d’autrui. Cette expérience personnelle a été renforcée, approfondie et adaptée au présent contexte en puisant dans les publications anthropologiques et classiques (Anderson 2011; Johnston 1995; McKegney 2007; Smith 1995). Avant sa lecture, il est important de noter que les noms des personnages qui figurent dans l’histoire, l’endroit où résident les Indigènes séropositifs en traitement ainsi que les conseils et les personnages aînés sont majoritairement fictifs. L’étude a été approuvée par le comité d’éthique de la recherche de l’Université McMaster.

Est-ce le Tonnerre que j’entends?

Même si ma *nookomis* (« grand-mère ») est décédée lorsque j’avais 10 ans, j’entends encore sa voix me raconter : « Lorsqu’on prononce leurs noms à voix haute, et elle articule soigneusement pour que j’apprenne, *Ani-mi-kii* (divinité mythologique du Tonnerre) et *Mis-he-be-shu* (“serpent d’eau”)... C’est par ces mots que commence l’histoire. C’est une vieille... une très vieille histoire qui parle de la vérité des choses. En réalité, ces vieilles histoires sont tout ce que nous sommes. L’histoire survit — et comme nous —, elle survit parce que nous la racontons. Elle peut aider notre guérison. » Tandis que le grondement sourd du tonnerre se fait entendre à l’ouest, *nookomis* poursuit, « Écoute ça. L’entends-tu? *Nana’b’oozo* (“diablotin”) demande à *Animikii* de l’aider. Et cette tempête qui se rapproche, » elle s’arrête, à la fois pour donner de l’effet à ce qu’elle raconte et pour que ce soit clair, « ce sont ces *Manitous* (“esprits”) qui se parlent. » Levant les yeux vers les nuages qui s’assombrissent, tout au loin, *nookomis* baisse la voix jusqu’à chuchoter et désigne l’horizon de la main. « Regarde par là, *Animikii* est proche. Je l’entends qui arrive. Je le sens tout près. Je te parie que la tempête qui s’en vient, c’est *Animikii* qui combat *Mishebeshu*. Tu sais, quand la tempête frappera, là-bas au-dessus du lac, nous resterons parfaitement immobiles. Nous garderons le silence. Nous écouterons la *dae’b’wae* (“vérité”) de cette tempête. Cette *dae’b’wae*, tu sais, ce sont ces *Manitous* qui nous enseignent le *bimaadiziwin* (“bien vivre”). »

Le téléphone que je tenais à la main me semblait bien lourd alors que je m’écartais de mon bureau pour aller m’écrouler sur le fauteuil. Quelqu’un venait de m’appeler pour m’annoncer qu’un ami commun, Edward, s’était donné la mort en sautant du dixième étage de son immeuble à logement. Je ne vous mentirai pas, j’avais le souffle coupé comme si j’avais reçu un coup de

poing en plein ventre. J'avais rencontré Edward des années auparavant, dans un circuit de conférence sur le VIH chez les Indigènes, et il m'appelait régulièrement pour bavarder. Bien que nos conversations consistaient majoritairement à nous raconter ce que nous avions de nouveau, nous parlions parfois de nos difficultés à vivre avec le VIH. Au cours de ces quelques années, pour essayer de comprendre pourquoi il était aussi enclin à être rongé par la tristesse, Edward me racontait des petits bouts de son histoire. Quand il était jeune, Edward et sa famille avaient été pris dans la rafle des années 60, une période tristement célèbre de l'histoire du Canada où de nombreux enfants indigènes ont été retirés de leurs familles et souvent placés en famille d'accueil ou donnés en adoption à des familles non indigènes. La famille d'Edward était aux prises avec la pauvreté, faisait trop la fête, et laissait souvent Edward se débrouiller tout seul. Quand les travailleurs pour la protection de la jeunesse ont fini par aller chez lui, il a été volé et placé avec une famille *zhaaganaash* (caucasienne anglophone). Même si la nouvelle « famille » d'Edward s'était graduellement sensibilisée quant à l'importance de la fierté culturelle, elle n'appréciait pas encore le lien d'Edward avec sa culture *micmaque* à sa juste valeur. Elle ne comprenait pas que le sentiment d'avoir un lien — des relations avec sa famille, sa collectivité, la terre et toutes les entités spirituelles vivant dans le cosmos — était essentiel à sa santé et à son bien-être. Comme il n'a jamais appris la culture *micmaque* de son peuple, Edward éprouvait une douleur émotionnelle profonde. Souvent elle s'exacerbait, obscurcissant sa soif de vivre, et Edward s'efforçait de s'en défaire sans jamais y parvenir complètement.

En tant qu'adulte, Edward a travaillé fort pour se réapproprier sa culture, pour recevoir les enseignements des aînées et aînés, et pour apprendre la pratique des enseignements sacrés par la cérémonie. C'est parce qu'Edward s'est lancé dans cet apprentissage de sa culture qu'il en comprenait l'importance mieux que quiconque. « Sans mon identité culturelle, m'avait-il un jour confié, je suis simplement mort. Dans mon for intérieur, je suis tellement mort. Je pense que je suis comme ça parce que la seule chose à laquelle je pense, c'est ma colère envers mes familles biologique et adoptive, ma colère envers l'univers, ma colère envers tout le monde. » Nos rencontres m'étaient précieuses. Même si nous étions tous les deux aux prises avec le sentiment d'être détachés de notre culture, nos discussions m'ont toujours aidé à me sentir moins seul, plus rattaché, impressionné par la beauté de nos cultures indigènes respectives. En fait, en apprenant sa mort, je me suis demandé si un sentiment plus fort d'attachement à sa culture aurait pu aider Edward à guérir. En réfléchissant à cette question pendant un moment, je me suis mis à réaliser, graduellement et avec tristesse, qu'Edward n'avait probablement jamais réussi à trouver le sentiment d'attachement dont il avait vraiment besoin. La culture l'aurait peut-être soutenu, tenu debout, et lui aurait peut-être apporté du réconfort.

C'était d'autant plus triste pour moi d'apprendre la mort d'Edward ce jour-là que son suicide me rappelait les difficultés que j'avais moi-même vécues. De fait, l'histoire de l'existence d'Edward est tristement commune et quelconque. Son histoire, comme la mienne, était remarquablement similaire à celle de beaucoup d'hommes et de femmes que j'ai rencontrés dans le circuit de la conférence indigène sur le VIH. Comme celle d'Edward, comme celle de nombreux autres hommes et femmes indigènes, ma vie a déjà été une succession de fêtes et de relations sexuelles avec beaucoup trop de partenaires anonymes. Ce sont des choses que j'ai faites, des choses que j'ai vécues, qui ont encore parfois le pouvoir de me faire sentir que je ne vauds rien. Je comprends aujourd'hui que ma conduite déconcertante et négligente était déclenchée par un sentiment de

n'être « jamais assez », pour les autres, et encore moins pour moi aux miens. Ce sentiment de ne rien valoir se logeait dans mon inconscient et me poussait vers une vie de comportements malsains et de mauvaises décisions. Ce sentiment, presque invariablement, s'accompagnait de pensées suicidaires tenaces. Mais sans trop que je sache pourquoi, dans le fond, j'étais convaincu que je n'essaierais jamais de passer à l'acte. Néanmoins, la récurrence de ces sentiments, le combat intérieur qu'ils suscitaient m'effrayait. Je ne pouvais pas m'empêcher de les ressentir.

C'est par la communauté indigène de personnes vivant avec le VIH que je me suis ouvert à la possibilité que, comme Edward, je pouvais commencer mon parcours pour être plus solidement rattaché à la culture vivante et guérisseuse des *Anishinaabes* (les peuples) dans laquelle j'étais né. Même si Edward n'a jamais vraiment trouvé le réconfort qu'il recherchait, sa vie et son amitié m'ont poussé dans cette direction. Il a fallu que j'apprenne son décès pour que je me recentre sur mon propre parcours de guérison, que je fasse le travail qu'Edward avait fait, que je me réapproprie ma culture. C'était l'unique geste que je pouvais poser pour commémorer et honorer la vie d'Edward, pour tout ce qu'il m'avait apporté.

Il y a presque dix ans — donc bien avant ma rencontre d'Edward —, j'ai été volontairement admis dans un centre de guérison administré par des indigènes, dans le sud de l'Ontario, sur les conseils de mon médecin de famille. Ce programme, premier du genre, répondait aux besoins des personnes vivant avec le VIH aux prises avec une dynamique de problèmes de santé mentale. Même si le fait de me trouver dans ce pavillon de guérison me rendait nerveux, le premier soir, à la cafétéria, je me suis attablé avec trois habitués : Bill, Jared, et Rob. Cette décision s'est avérée tout à fait avisée! Ils étaient déjà venus ici auparavant et tout au long du repas, nous nous sommes raconté des bouts de nos existences.

C'est Bill, un Cri mince et plus âgé du nord du Manitoba, qui a été le premier à me suggérer de participer, si je voulais vraiment guérir, au « cercle de la parole du lendemain » « parce que ça, mon ami, me disait-il, ce sera ton premier pas complet hors de l'ombre. »

Jared était d'accord avec Bill, et m'a conseillé de canaliser mon « énergie dans quelque chose de bon au lieu de dans du négatif, et de prier. »

Même Rob qui, comme je l'ai découvert plus tard, aimait mieux écouter que parler, est intervenu : « C'est à toi qu'il revient de créer ta propre réalité, alors profite du temps que tu es ici. » Et c'était ce que je voulais. Je le voulais plus que tout. Je voulais en apprendre plus sur ma culture. Je voulais apprendre comment faire marcher cette connaissance par la cérémonie et la pratique. L'annonce de la mort récente d'Edward continuait à résonner comme la foudre à mes oreilles — c'était maintenant comme s'il s'était fait coincer dans la bataille entre *Animikii* et *Mishebeshu*. Dépourvu de la culture qui l'aurait aidé à comprendre, il s'était heurté aux *manitous* et avait perdu l'histoire de sa vie.

L'histoire d'Edward, dira-t-on, démontre qu'on peut avoir une tristesse insondable cachée au fond du cœur. Bien qu'il ait vécu avec la tristesse toute sa vie depuis qu'il avait été retiré de sa famille par la protection de l'enfance, il m'avait aussi confié qu'elle s'était amplifiée comme jamais depuis qu'il avait appris sa séropositivité. « Depuis que j'ai eu cette nouvelle, ça été

plus... disons, plus difficile d'y faire face. J'ai souvent le cafard. Mon sentiment de tristesse "semble" s'être amplifié. » Mais en réfléchissant au genre de personne qu'était Edward, la pensée qui me vient est qu'il était un homme bon qui vivait une existence assez simple et peu complexe. C'était un homme au cœur pur. Certains diraient qu'il était si généreux que c'en était un défaut. En repensant à Edward, je me suis demandé si le fait d'être indigène avait compté quand il était aux prises avec sa propre tristesse profonde. Comprendait-il pleinement que le colonialisme avait influencé sa vie de façon violente? Et ce que je me demandais par-dessus tout, c'était si les choses auraient pu être différentes s'il avait eu sa famille et été capable de réellement renouer avec sa collectivité et sa nation. L'apprentissage du pouvoir de sa culture l'aurait-elle aidé à guérir? Il semblait, du moins en surface, qu'Edward occupait cet espace « ethnicisé » réservé aux personnes indigènes pour qui la vie est un combat — c'est parfois un milieu que l'on crée pour soi, mais la plupart du temps, c'est simplement un milieu créé par une société coloniale qui cherche à confiner, à restreindre et à laisser souffrir autrui dans la peine.

C'est où nous vivons

« Mais, explique *nookomis*, pour comprendre cette histoire, il faut vivre la terre qui se trouve en soi. C'est l'endroit auquel appartient cette histoire. Tu es de la terre. Vous ne faites qu'un. » Sur le bord du lac, frêle, elle se baisse et s'agenouille. « Ça commence ici, dit-elle, dans cet outremonde. C'est là que vit *Mishebeshu*. » Puis, *nookomis* se relève. « C'est là que se trouve le royaume céleste — qu'elle pointe du doigt — là-haut. C'est là que vit *Animikii*. Mais ici — elle désigne d'abord le lac, puis le magnifique boisé qui le borde —, tout ceci est la terre, notre maison terrestre. C'est où nous vivons, où se trouve ce qu'il y a de mieux pour nous. » Et elle offre un indice pour dénouer le mystère de notre existence en ajoutant, « [Dans] toutes ces directions ce qu'il y a au-dessus, ce qu'il y a en dessous —, il y a une énergie qui relie ce tout. C'est cette énergie qui nous garde en santé. Cet endroit veille sur nous. Tout est interrelié. Et nous sommes aussi censés prendre soin d'elle, de notre Terre mère. Elle est munie d'une base qui nous supporte et un dessus qui nous couvre. Toutes ces choses nous protègent, nous abritent, et sont censées nous garder en sécurité. Toute chose, visible ou invisible, est retenue dans un tout par cette énergie. Chaque unité fait partie du tout. La vie... ou bien vivre, disons — *nookomis* s'arrête pour trouver les bons mots —, ça parle de ce sentiment vécu d'être en interrelation. »

À la cafétéria, juste au moment où se terminait le petit déjeuner de ma première journée complète au pavillon de traitement, j'ai entendu s'élever la voix de notre conseillère, une autre *nookomis*. « *Aaniin, boozhoo* [bonjour, bienvenue], articula-t-elle, d'un magnifique sourire jusqu'aux oreilles. Venez faire un tour jusqu'au lac. J'ai une *aadizookaan* (histoire traditionnelle) pour vous. Allons nous offrir du tabac, nous purifier et partager nos histoires entre nous. Allons parler de ce qui nous a amenés ici — d'accord? Allons nous purifier et nous épurer. »

Même s'il était encore tôt le matin, l'air, déjà alourdi et stagnant, se chargeait d'une chaleur humide palpable. Les prévisions météorologiques annonçaient, en début d'après-midi, l'approche

d'un front froid de l'ouest; la météo avait émis un avertissement d'orage — ; au contact de l'air chaud, ce front froid était susceptible de provoquer du tonnerre, des éclairs spectaculaires et de fortes pluies diluviennes.

Mais pour l'instant, en entendant la conseillère nous accueillir, je souriais, car elle me rappelait ma propre *nookomis* qui se plaisait à répéter : « Les orages, c'est tellement plus que des orages. Ces orages nous signalent la présence parmi nous d'êtres puissants — *Animikii* et *Mishebeshu* — et c'est positif. Tu sais, ces *Manitous*, ils attestent de nos liens avec eux et entre nous. Ils nous rappellent les interrelations. » Elle aimait aussi préciser que ces *Manitous* viennent aider. « Tu sais, ces *Manitous*, ils veillent sur toute cette terre. Ils ont le pouvoir de voir si tout se passe bien. » Ma *nookomis* était une personne reconnue comme une *debaajimojig* [raconteuse] traditionnelle. « L'*Aadizookaan* [histoire traditionnelle], me rappelait-elle, est notre médecine. Quand des histoires sacrées sont racontées, le simple fait de les écouter peut nous guérir. Elles nous rappellent nos coutumes *anishinaabes*. Les histoires sacrées attestent de nos identités et nous nous les racontons sans cesse; faire autrement serait de la négligence. » Sans histoires traditionnelles pour aider un peuple à apprendre les connaissances *anishinaabe*, m'a enseigné ma *nookomis*, nous pourrions avoir du mal à vivre, être confus et nous agiter dans tous les sens comme des poissons hors de l'eau.

Cette conseillère, un peu comme ma propre *nookomis*, était une petite femme âgée à la peau rouge et ridée, et tout le monde l'appelait aussi *nookomis*. Et cette autre *nookomis*, comme ma grand-mère, était une voyageuse légendaire dans notre univers aux dimensions multiples — une *debaajimojig* traditionnelle douée et respectée. C'était par les histoires qu'elle fournissait des descriptions très vivantes des strates de l'univers et de leur fonctionnement en tant que tout cohésif. Elle nous a parlé des personnages de ces histoires dont le rôle est de nous guider et de nous enseigner; des personnages comme *Animikii* et *Mishebeshu*. Cela me rappelait souvent le lien étroit entre ces histoires sacrées et mes propres expériences. « Les histoires, se plaisait à répéter ma propre *nookomis*, offrent des conseils pratiques sur le bien-vivre. Elles expriment la nature de notre réalité *anishinaabe*. Elles donnent du sens à nos vies. » Dans les termes que j'ai appris depuis, les histoires aident à décoloniser l'esprit et la pensée de façon à favoriser le *bimaadiziwin* [bien-vivre]. « Les histoires créent un environnement ouvert pour penser autrement, répétait souvent ma *nookomis*. Si nous sommes attentifs à l'idée directrice de ces histoires, elles nous conseillent sur la façon de vivre pleinement l'interrelation avec tout ce qui constitue notre réalité. »

Le pavillon de guérison était situé sur la rive sud du *Naadowei-Gichigami* [lac Huron] et, dans l'humidité matinale qui nous transperçait, ce grand lac semblait s'étendre dans toutes les directions, plat comme un miroir, figé. Tout au loin, au pied de la colline avoisinant le pavillon de guérison, s'élevait une imposante forêt de boulots, de cèdres et de pins. La légère brise humide qui s'élevait doucement du lac faisait bruisser les branches des arbres — qui veillaient les uns sur les autres et se saluaient tour à tour —, eux aussi vivants et interreliés. Je voulais désespérément être comme ces arbres. Je ne voulais plus m'engourdir avec l'alcool, le sexe et les drogues. Je ne voulais plus manquer aucune des leçons grandioses qu'offrait cette terre. Je voulais me tenir la tête haute comme ces arbres! Je voulais que ma parenté veille sur moi et me rende visite, comme le faisaient ces arbres entre eux. « Ces arbres ont une conscience qui

s'exprime, vous savez, ils ont beaucoup à partager avec nous et à nous apprendre, » me racontait ma chère *nookomis*. J'apprenais que ma *nookomis*, comme la conseillère du pavillon de guérison, réussissait toujours à ramener le « vrai moi » à la surface.

Je me disais que c'était exactement ce qu'il me fallait, un endroit naturel comme celui-ci. C'était un espace où les dommages coloniaux qui m'avaient été causés pouvaient progressivement refaire surface en toute sécurité. La terre, toute cette vie qu'elle contenait, pouvait avoir un pouvoir profond de guérison. Comme la conseillère, souvent ma *nookomis* me chuchotait des paroles d'encouragement. « Fais-les sortir au grand jour, me disait-elle, laisse ces mémoires enfin prendre l'air frais. Partager ce qu'on vit, c'est guérir. N'essaie pas de te cacher là-dedans. » Les rencontres avec ces grand-mères me laissaient l'impression que j'avais rencontré une puissante Guerrière — quelqu'une dont les paroles avaient l'effet d'une flèche tirée haut dans les cieux pour enfin retomber sur *Shkaakaamikwe* (la Terre mère). C'était ces paroles qui invariablement m'amenaient à me redresser sur ma chaise, à tendre l'oreille, à assimiler une leçon, puis me poussaient dans une nouvelle direction.

Quand notre groupe de cercle de la parole est arrivé au lac accompagné de la *nookomis*, souriante comme toujours, chacun semblait percevoir que cette femme sage méritait notre présence de corps et d'esprit, notre amour, notre respect, la vérité tout entière sur nos vies, notre confiance, notre courage, et notre humilité. Je lui ai retourné son sourire tout en scrutant l'horizon à la recherche d'indices précurseurs de l'orage qui avait été annoncé à la radio ce matin-là. La *nookomis* nous a priés de tous nous baisser au sol, au bord du lac, là où la terre et l'eau se rencontraient, ce qui nous rappelait l'époque où nous étions enfants et avons reçu une première leçon sur le respect et l'humilité. Chacun de nous a été invité à offrir une poignée de tabac traditionnel à l'eau, à la terre, à son entourage et à la *nookomis* elle-même. Après que nous ayons tous eu notre tour, elle a annoncé : « J'ai une vision de survivance que je désire partager avec vous. C'est une histoire qui pourrait nous aider à nous repenser et à réécrire notre histoire. C'est une histoire qui, je l'espère, vous aidera à réexaminer la violence causée par le colonialisme dans votre vie. » En gesticulant, les bras tendus vers le lac, elle faisait un signe de tête. « C'est l'histoire d'*Animikii* et de *Mishebeshu* et d'une lutte épique qui se joue au-dessus du *Naadowei-Gichigami* [lac Huron]. »

Présentation d'*Animikii*

« Qui est *Animikii*? C'est un puissant *Manitou* — ainsi commence l'histoire de *nookomis* — qui sert *Shkaakaamikwe*. Ces dieux du Tonnerre, tu sais, ils ont créé les nuages derrière lesquels ils se cachent. C'est *Kitchi-Manitou* [Grand Esprit, Créateur], en réponse aux prières du *Nana'b'oozo* [diablotin], qui a demandé à *Animikii* de veiller sur notre Terre mère. » Ressentant le besoin de ralentir, de vérifier si je comprenais, ma *nookomis* me demande alors : « Ils sont malins, ces *Animikii*, tu sais? Les *Animikii* apportent la pluie à *Shkaakaamikwe* [la Terre] lorsqu'elle a soif, ce qui la conserve fraîche et fertile. » Ma *nookomis* tourne son regard vers la forêt qui longe le lac. « Ces *Animikii*, avec leurs yeux qui crachent des éclairs, utilisent leurs ailes pour nourrir les feux qui aident à régénérer les bois. » Elle s'arrête un instant, l'air

solennel, et ajoute, « Alors, tu vois, nous leur devons le respect — pas seulement parce qu'ils veillent sur *Shkaakaamikwe* — mais aussi parce qu'ils ont le pouvoir de détruire. »

La *nookomis*, conseillère du pavillon de guérison, reprit la parole. « Pour comprendre pourquoi nous ressentons de la tristesse, pourquoi nous avons consommé de l'alcool ou des drogues, pourquoi nous sommes en colère d'avoir été volés ou pourquoi nous avons donné notre corps sans discernement, c'est important que nous comprenions qui est *Animikii* et son rôle dans la vision du monde *anishinaabe*. » Tout en écoutant cette *nookomis*, je sentais mon regard attiré vers le ciel, où j'aperçus une *migizi* [aigle] qui piquait vers l'eau. Quand la *migizi* ne fut plus qu'à cinquante centimètres du lac, elle aiguilla son vol vers le rivage de l'est, déployant les ailes autant que possible, puis planant au-dessus de l'eau. Remarquant mon regard fixe, la *nookomis* a éclaté de rire. « Il semble que *Nana'b'oozo* m'ait volé la vedette et ait convoqué *Animikii*. Peut-être qu'elle a un message de *Kitchi-Manitou* pour nous concernant *bimaadiziwin*. »

Encore incrédule, je me suis mis à raisonner, « Non, *migizi* a simplement les yeux sur ces énormes carpes envahissantes dans le lac. Elle chasse probablement pour nourrir ses petits. » Ses ailes étaient maintenant déployées presque horizontalement à la terre, son corps long et majestueux, sa tête d'un blanc immaculé contrastant avec le plumage brun foncé de son cou et de sa queue. Peut-être que la *nookomis* savait que je ne la croyais pas encore tout à fait. Sa réponse m'a fait rougir. « Oh, cet *Animikii* est plus vrai que nature. C'est très important que nous établissions une relation respectueuse avec ces êtres puissants. Sans relation, nous ne serons pas capables de bien vivre. Présentant qu'il fallait nous rassurer, la *nookomis* reprit : « *Animikii* est charitable. *Animikii* apporte l'équilibre et l'harmonie. Le travail qu'il fait, cela permet de relier l'énergie spirituelle du monde d'en haut avec l'énergie du monde d'en bas. *Animikii* rend nos luttes visibles à travers l'orage. » La *nookomis* ajoutait, en riant, « Il est comme nous. Il est réel. Voyez, regardez ces nuages, là-bas au-dessus du lac. Rendez vos propres luttes visibles pour qu'*Animikii* puisse les voir. Exprimez votre tristesse, votre colère, et racontez ce que c'est que de dépérir hors de sa culture. Quand on partage son vécu comme ça, c'est possible de renouer avec l'aide d'*Animikii*. »

Même si c'était notre premier jour au pavillon, en entendant cela, nous avons commencé à nous sentir beaucoup plus à l'aise. À mesure que notre nervosité initiale a commencé à tranquillement se dissiper, notre groupe de guérison s'est mis à se concentrer intensément pour se raconter ce que c'était que de vivre avec une tristesse infinie. Tout le monde semblait vouloir avoir son tour. Le genre d'histoires que nous avons entendues ce jour-là était empreint de tristesse, de colère et de chagrin profonds issus du déchirement d'avec nos familles et nos communautés. Beaucoup d'entre nous avons dévoilé des sentiments en rapport avec la violence du colonialisme qui étaient nés avant de vivre avec le VIH. Chez d'autres, la tristesse se dégageait lorsqu'ils racontaient comment ils avaient appris qu'ils avaient contracté le VIH. La tristesse était liée à la stratification du colonialisme — comme les couches d'histoire que nous portions à cause des mauvais traitements reçus, parce que nous étions indigènes, parce que nous prenions mal soin de nous en consommant des drogues illicites ou en buvant trop d'alcool, et à cause de notre bispiritualité et de notre séropositivité. À cause de tout cela, cette tristesse, semblait-il, était la seule chose que la vie nous offrait. Ces sentiments constituaient notre existence « normale ». Ces histoires

semblaient avoir toujours fait partie de nous — cette façon dont nos vies étaient cruellement tordues par la tristesse faisait en sorte que c'était pratiquement une prouesse de respirer, de bien vivre.

Le premier à se raconter était Bill. Il s'est présenté comme étant *Salish* du littoral, âgé de soixante ans et vivant avec celle qui était son épouse depuis 25 ans. Bill a raconté que quinze ans plus tôt, lui et sa conjointe avaient reçu un diagnostic de VIH. Il était survivant de pensionnat, alcoolique et utilisateur de drogues, et apprendre qu'il avait le VIH n'avait fait qu'attiser sa colère. Il était en colère à la perspective que la durée de sa vie soit considérablement écourtée. Bill nous expliquait qu'il ne savait simplement pas comment gérer ces sentiments. « Moi, dans mon ancien mode de vie, je me battais, je buvais beaucoup et je consommais beaucoup de drogues. C'était le seul moyen que je connaissais pour gérer mes sentiments. Je ne me sens même plus à l'aise, disait-il, de retourner à la réserve. J'ai l'impression qu'on me traite comme un lépreux. » Ayant fait allusion au fait qu'il avait généralement toujours été traité « comme un lépreux », Bill a poursuivi son récit. « Même quand j'étais petit, ce genre de préjugés était monnaie courante dans la ville. La population de notre réserve a toujours été considérée comme étant malpropre, pouilleuse, et je ne sais quoi encore; on parlait d'elle comme si, à cause de son accent indigène, de la façon dont elle s'exprime de façon posée — voyez-vous —, elle était en quelque sorte arriérée; et c'est comme ça que nous étions traités, et nous vivions dans la ville. »

La colère de Bill a inspiré d'autres participants à se raconter. Jared, un *Cri* bispirituel, a raconté comment s'étaient passées ces vingt dernières années depuis qu'il avait appris qu'il avait le VIH. Il avait grandi dans sa culture, était actif dans le mouvement des personnes bispituelles, mais était aux prises avec sa colère d'avoir le VIH. « Je suis à ce point déprimé, racontait Jared, que je deviens violent, malicieux, vindicatif. L'autre côté de la dépression, c'est la mort intérieure. » Jared pensait avoir contracté le VIH lors de soirées dans le circuit de la communauté gaie et en se piquant à l'héroïne avec d'autres gars. Il avait de la difficulté à comprendre la complexité et l'intensité de ses émotions, et des larmes coulaient sur ses joues pendant qu'il se confiait. « J'ai l'impression que je ne vauds rien, que je ne peux pas vraiment faire les choses correctement. Ces dernières semaines, c'est comme ça que je me suis senti, et je l'ai senti jusqu'à la moelle. Je ne comprends plus rien. Mon esprit est si confus. Parfois je ne sais pas si je suis en colère ou triste ou heureux. Mais principalement, je suis en colère et malheureux. Ouais, je suis simplement mêlé. Tout mêlé dans ma tête. » Racontant comment il en était arrivé à cette situation, Jared poursuivit, « Ouais, l'an dernier après qu'un gars m'ait laissé, j'avais le cœur en miettes. Je suis allé [consulter], mais sur place, j'ai réalisé que j'avais l'impression de devoir beaucoup le camoufler et de ne pas pouvoir dire la vérité sur la raison pour laquelle j'allais pour chercher de l'aide après avoir perdu cette personne. Je me sentais triste parce que je ne pouvais pas en parler. C'était très difficile parce que je ne m'y sentais pas le bienvenu parce que je suis bispituel. »

Ému de voir Jared en larmes, Rob a ensuite pris la parole. Rob était un *Métis* de 36 ans qui vivait avec le VIH depuis 17 ans. « Oh, tu es chanceux. Moi, je ne pouvais pas, j'en étais tout à fait incapable... j'ai dû apprendre à pleurer, j'ai dû apprendre à être en colère. Je ne pouvais pas extérioriser la colère. ». Ayant entendu parler de colère, Rob a raconté des expériences similaires, mais dans son cas, sa colère était dirigée contre lui. « Parfois je me déteste d'être malade. De m'être laissé... d'avoir permis que ça m'arrive. Avant, je ne me pensais pas en colère, je ne me

fâchais pas, et quand j'ai découvert que j'avais le VIH, je ne me suis pas mis en colère... vous voyez, je n'ai pas piqué de crise ou quoi que ce soit, j'ai juste réagi en me disant : "D'accord, tu l'as; fais avec." Alors c'est peut-être ça qui me travaille maintenant, la colère. Je ne sais pas. » Il a continué à raconter son histoire : « Vous voyez, c'est la deuxième fois que je suis en traitement. La première fois que je suis allé, l'an dernier, on m'a en fait dit que j'étais, à l'époque, trop désorganisé pour guérir. » Il a poussé un petit rire. « Ils m'ont dit que ce programme ne me convenait pas. Et il s'agissait d'un pavillon de guérison pour Autochtones, mais ils m'ont dit que ce programme n'était réellement pas bon pour moi parce qu'à ce moment j'étais tellement... tellement plus mal en point que ce qu'ils pensaient, ni plus ni moins. » Rob riait plus fort, maintenant. L'humour, disait-il, était sa façon de ne pas devenir fou. Pour Rob, comme pour de nombreux peuples indigènes, l'humour a le pouvoir d'apaiser la colère et d'adoucir la souffrance infligée par la douleur émotionnelle. Le rire était la bouée de secours émotionnelle de Rob. Même s'il semblait inusité de recourir à l'humour dans une situation aussi critique, nous étions tous d'accord; l'humour servait une bonne cause. Rob a continué à raconter : « J'aimais faire le pitre. J'adorais être le centre d'attention. Mais tout au fond de moi, j'étais triste. Alors j'essayais toujours de me dépasser et je ne recevais rien en retour, ce qui perpétuait le cycle de réactions négatives et d'incidents négatifs successifs. Comme je le disais, c'était embarrassant; [j'avais] peur, et c'était embarrassant. » La voix de Rob s'est estompée. « Ouais, hmmm. »

Même si je comprenais que Rob utilise l'humour pour atténuer la souffrance, il me fallait ramener la discussion au sérieux. « Ouais, moi aussi. Quand je suis revenu ici, à ce pavillon de guérison, un gentil monsieur m'a demandé, "Alors, pourquoi penses-tu que tu es retourné boire?" Alors j'ai répondu, "Je suppose que je le voulais. Je voulais boire. J'en avais assez d'être seul tout le temps, et je n'avais pas de soutien et j'en avais assez de ceci et de cela." Mais mon conseiller, ce gentil monsieur, s'est tourné vers moi et m'a répliqué, "Tu sais quoi? Je ne pense pas. Je pense que c'est toi qui t'es laissé tomber. C'est pour ça que tu as recommencé à boire." Et il avait raison, [je le réalisais maintenant que] je voyais la situation d'un point de vue totalement différent. Je ne le voyais pas comme ça avant. Après un certain temps, j'ai repensé à ses paroles, et c'était pour ça que j'avais rechuté la première fois, parce que j'avais abandonné. »

La *nookomis* réagissait de façon encourageante à nos histoires. « Vous savez, *Animikii* n'est pas qu'un mythe. Il est réel. Nous avons à interagir avec lui, à être en relation avec lui par l'entremise de cet orage qui s'approche. Mais il peut aussi exister dans nos paroles, dans le témoignage que chacun de vous a offert », et elle a affiché un sourire tout en poursuivant, « *Chi-miigwech* [merci beaucoup] d'avoir partagé vos histoires; cela a demandé de l'honnêteté et du courage. » Elle nous a expliqué qu'elle nous disait *chi-miigwech* parce qu'il était important que nous comprenions que quand nous travaillons pour représenter *Animikii* dans notre monde vivant — dans nos histoires sur nos sentiments, ici, maintenant —, en réalité, nous participons au raffinement et à l'élargissement de nos croyances culturelles, de nos valeurs et de nos enseignements sacrés. « C'est en partageant nos expériences que nous sommes tous sur la *Red Road* [voie de la guérison]. Quand nous partageons nos histoires, nous aidons notre guérison. Nous pouvons même en aider d'autres à guérir avec nos histoires personnelles! Mais la vie est un kaléidoscope. Alors quand nous explorons cette partie de l'histoire, c'est important de nous rappeler que nous l'avons fait selon une certaine perspective. Nous devons prendre garde à ne pas parler d'*Animikii* de cette seule façon, de ne pas limiter notre vision. Ce que nous avons ici

est une histoire incomplète, car elle contient d'autres personnages, d'autres événements chronologiques. » La *nookomis* s'est tue pendant une minute, l'air de réfléchir. « Au cas où je ne vous l'aurais pas encore dit, il faut toujours se rappeler qu'*Animikii* dépend de *Mishebeshu*, le serpent de l'eau. Chacun d'eux fait de l'autre ce qu'il est, et chacun apporte à l'autre son but dans la vie. En d'autres mots, la partie de l'histoire qui porte sur *Animikii* nous masque ce que *Mishebeshu* a à offrir. Leur relation mutuelle — celle d'*Animikii* et de *Mishebeshu* —, cette relation aura pour effet de protéger, d'équilibrer, de restaurer. Explorons cette idée, d'accord? »

Présentation de Mishebeshu

« Veux-tu entendre parler de *Mishebeshu*, maintenant? » me demande ma *nookomis* en pointant au milieu du lac. « Tu vois le monstre sous-marin qui sort de ce grand trou, là-bas, au fond du lac? Une fois, il y a des années, mon père et moi sommes allés pêcher toute la journée sur le lac. C'était très chaud et humide quand nous avons lancé nos lignes à l'eau, et à ce moment-là, nous avons remarqué devant notre bateau ce qui semblait être un gros esturgeon noir. Il éclaboussait la surface de l'eau chaque fois qu'il y plongeait. Ça a duré un certain temps; il plongeait et remontait à la surface, plongeait et remontait à la surface. Nous sommes restés assis silencieusement dans le bateau à l'observer. Mais sais-tu quoi? Ce n'était pas un esturgeon, parce que cette chose, ce serpent, avait un dos triangulaire, presque de la forme d'un diamant. » Ma *nookomis* élève les mains au-dessus de sa tête pour illustrer son propos. « Il avait de petites cornes qui sortaient du sommet du crâne. Et il était plus gros que tout autre esturgeon que nous avons jamais vu; il faisait probablement cinq ou sept mètres de long. C'était effrayant parce que ce poisson était beaucoup plus gros que notre embarcation. J'ai demandé à papa si nous pouvions partir. Je voulais tellement ne plus être sur l'eau, retourner sur la rive, et il me semblait que nous n'y serions jamais assez tôt, tu vois? Mais papa, lui, était plus sage. Il comprenait *Mishebeshu* autrement que moi. Il m'a dit : "*Mishebeshu* nous permet un déplacement sécuritaire sur l'eau." Mon père était le genre de gars qui vise juste et qui s'en tient aux faits, et quand *Mishebeshu* est remonté à la surface, d'une voix remplie de sagesse docile, il m'a dit, "Voilà un cadeau pour tes yeux. Tu vois" — son regard était maintenant enflammé —, "*Mishebeshu* est un être puissant. C'est pour cette raison que certains croient que c'est lui la créature terrible. Mais ce n'est pas le cas. Il n'est pas méchant. Tu verras." » Me posant une autre énigme, *nookomis* poursuit sa narration. « Ce nom, *Mishebeshu*, évoque la médecine. C'est ce que mon père m'a dit, ce jour-là, que *Mishebeshu* a un pouvoir extraordinaire, tout comme *Animikii*. Cette médecine... bon, *Mishebeshu*, ça a un lien avec le fait de donner un sens à nos vies. Ça se produit par cette lutte — celle où *Mishebeshu* affronte *Animikii* — c'est ce combat qui aide à "redresser" le déséquilibre dans le monde. »

Après avoir écouté nos histoires, la conseillère *nookomis* a raconté un bout de sa propre histoire de survivance. Bien avant de devenir conseillère, elle aussi avait vécu de nombreuses

expériences horribles découlant du colonialisme — la pire étant son enlèvement par l'État et l'Église pour être placée dans un pensionnat alors qu'elle n'avait que 8 ans. Elle avait vécu ça comme une perte profonde de culture, de famille et d'attachement; elle a parlé de sa propre tristesse, de ses propres luttes pour être une personne de traditions, et de comment elle en était venue à commencer à boire pour faire face à ses difficultés. Avant de poursuivre, la *nookomis* nous a fait un sourire. « C'est à ce moment que j'ai fait du pouce sur le dos de *Mishebeshu* et qu'avec lui je suis allée aux confins de l'univers connu. » Pour ceux d'entre nous rassemblés près du lac ce matin-là, entendre l'histoire de notre conseillère était inspirant et nous avons fait un deuxième tour de cercle de la parole. « Raconte à *Kitchi-Manitou* comment tu comprends ces sentiments de tristesse. En quoi ces sentiments sont-ils liés à ton expérience? »

De nouveau, c'est Bill qui a parlé le premier. « Je n'ai pas été élevé comme un Autochtone et je n'avais pas le droit — croyez-le ou non, moi qui suis un Autochtone — de me tenir avec des personnes autochtones. » Il raconta que sa famille ne lui enseignait pas sa culture. « Voyez-vous, mon autochtonie, ma culture, mes traditions, tout ça... je ne sais strictement rien là-dessus! Je viens du nord. Et ma bande n'a pas... on ne m'a pas... Ils commencent maintenant à m'approcher, mais je ne connais rien de ma tradition, rien de traditionnel, je me sens complètement perdu. » Il ne finissait pas tout à fait ses phrases, comme si des parties de son histoire lui avaient été enlevées; c'était le VIH qui avait fini par fournir à Bill un motif important pour explorer sa culture : il avait désespérément besoin d'être fort spirituellement pour vivre avec la maladie physique. Bill a décrit ce que ça avait été pour lui de trouver enfin un environnement dans sa vie pour se réapproprier sa culture. « La toute première fois que j'ai pris une plume d'aigle, je me suis dit : "Wow!" C'était un sentiment de joie extrême qui m'envahissait. » De chaudes larmes coulaient maintenant sur ses joues. « "Wow, je tiens une plume d'aigle!" C'était tellement puissant d'être Indien, c'était tout simplement... Et la plume d'aigle que j'avais venait du Chef. Dans ma tête, je me disais "Wow, d'accord, un Chef indien m'a donné une plume d'aigle. Dis donc, OK"... J'ai encore cette plume d'aigle aujourd'hui. Je veux... Je mourrai avec cette plume, je mourrai avec cette plume sur moi. »

Pour Jared, comme pour beaucoup d'autres, la pauvreté écrasante, la précarité de logement et le chômage étaient les conséquences les plus dévastatrices découlant du fait de vivre avec le VIH; c'étaient ses monstres serpents. Comme Bill, Jared raconta comment l'aspect financier des choses l'affectait. « Le côté argent... ça, c'est extrêmement déprimant parce que je ne fais plus autant d'argent que ce à quoi j'étais habitué. Je vis sous le seuil de la pauvreté, maintenant, avec ma pension, et il me semble simplement qu'il n'y a plus de possibilités pour moi, voyez-vous? [C'est à] cause de mon corps, physiquement... Je ne sais rien faire d'autre que travailler physiquement. Alors j'essaierai tout simplement, en quelque sorte, de me rééduquer; de recommencer, de tout recommencer. » Avant de déclarer qu'il était bispirituel et avant de vivre sa bispiritualité, Jared avait eu une copine et ensemble, ils avaient fondé une famille; ils ont eu une fille et un fils. « Je ne peux rien faire pour mes enfants parce que je n'ai pas d'argent, il y a ça aussi. Parce que je n'ai pas d'argent pour faire des choses pour... [la famille, ça] me donne l'impression... je ne sais pas... d'être moins... moins un père, peut-être? Voyez-vous, des enfants, ça a besoin de trucs, et ma fille traverse une période difficile, et... avec ses petits copains... et je me sens vraiment très mal. Je ne peux rien faire. » Jared expliquait comment il aimerait changer cela. « S'il y avait un moyen d'améliorer ma situation financièrement, je le

ferais, parce que je pense que si on a de l'argent, voyez-vous, on peut apporter un changement dans sa vie. Mais si on n'a pas d'argent, on est limité à ce [qu'on] peut faire. »

Après le tour de Jared venait celui de Rob, qui avait une histoire différente à raconter sur son analyse de ses sentiments de tristesse. « [La dépression, je ne peux pas dire que c'était] autant en rapport avec le VIH au début que ça l'est maintenant, mais c'est surtout parce que je viens d'une famille d'alcooliques [où on trouvait de] la violence verbale, de la violence émotionnelle, ce genre de choses. Donc je n'ai jamais eu de soutien comme enfant. » Rob a ajouté que ce n'était pas cette seule expérience qui le faisait vivre un sentiment écrasant de tristesse. « C'est un mélange de choses, c'est une combinaison de trucs, simplement. J'ai eu une enfance difficile, mais j'ai eu du positif. Quand j'étais petit, je rêvais de devenir joueur de hockey, et j'étais assez bon joueur de hockey à l'époque. Mais là non, je n'avais aucun soutien. Et j'ai été abusé comme enfant, et j'ai tiré mes leçons de mon vécu comme enfant; simplement, je pense que je suis encore triste d'avoir été vraiment con comme enfant et d'avoir eu une vraie enfance de merde! » Se tournant vers le ciel aussi bien que vers la *nookomis* et le Créateur, Rob a poursuivi. « Voyez-vous, certains membres de notre communauté ont été capables de se guérir et d'en ressortir en tant que personnes bien, en tant que guérisseurs. Il y a un gars que je connais qui, comme toi, *nookomis*, travaille pour aider nos frères autochtones à régler leurs problèmes de VIH et de sida, mais dans les prisons. Donc, on peut en sortir et se guérir de ces expériences et grâce à sa grande détermination, vous voyez? Et pour moi, cette grande détermination, voyez-vous, c'est celle qu'on ne te refera plus jamais ça, plus jamais. Tu en ressortiras et "tu" ne seras pas étouffé et opprimé par les gens; je pense que c'est la pire chose qui puisse nous arriver. C'est comme si quelqu'un tenait notre esprit... qu'il tenait notre esprit en cage, voyez-vous? »

Venait ensuite mon tour. Les seules histoires que j'avais sur la dépression se rapportaient aux drogues et à l'alcool que je consommais. Ça découlait, [dans mon cas], d'avoir été abusé sexuellement par mon oncle quand j'étais petit. « Être déprimé, [pour moi], c'est simplement quelque chose que je ne sais pas comment gérer. Mon ancien mode de vie, c'est que je me battais et je buvais beaucoup, et je consommais beaucoup de drogues. Ça m'a poussé à avoir des mœurs légères. Je suis plongé dans un état de grande dépression, je voulais, hmm... je voulais mourir, alors je... je suis devenu très autodestructeur. J'ai commencé à faire des trucs pour me faire du mal. J'ai décidé de mourir parce que je ne voulais plus vivre, alors je me plaçais dans des situations dangereuses avec des motards. J'essayais de me faire tirer, de me faire poignarder. » Malheureusement, le médicament pour traiter le VIH ne faisait qu'aggraver les sentiments de tristesse. « Je prenais un médicament, appelé Sustiva, qui a déclenché l'apparition de beaucoup de problèmes psychologiques, des problèmes de raisonnement qui m'inclinaient à penser que j'étais persécuté par les gens, mes parents, ma famille, mes amis. Je suis devenu très paranoïaque, très, très colérique, malicieux, méchant... tout à fait le contraire de ce que je suis habituellement. [J'étais] très malheureux. » Mais je leur ai dit que les choses commençaient à changer. Peut-être que c'était l'âge. Peut-être que j'avais acquis de la maturité, mais je me suis simplement mis à « perdre l'habitude de ce genre de comportement. Il y a... il y a eu un moment dans ma vie où l'alcool, c'était... je veux dire où je pouvais vraiment... C'est difficile à croire d'un gars aussi jeune que moi, mais vraiment je buvais... et buvais, et buvais. J'avais chaque symptôme de... l'alcoolique classique, du sommet du crâne au bout des orteils; j'entassais des

bouteilles dans un chariot... [petit rire] pour pouvoir apporter plus d'alcool. » Je me suis mis à rire. « Ça semble drôle, mais ça ne l'est pas. En réalité, c'est tragique. »

Puis la *nookomis* a repris son histoire. « Vous voyez, ce sont ces divinités du Tonnerre qui ont le pouvoir. Elles vont travailler à rectifier le déséquilibre que *Mishebeshu* a provoqué dans nos vies. Quand ces *Manitous* se réuniront, quand *Mishebeshu* émergera de cette eau, *Animikii* plongera à sa rencontre. Voyez-vous, » a poursuivi la *nookomis*, « je veux aussi que vous commenciez à comprendre que beaucoup de vos histoires ne sont pas le résultat de qui vous êtes en tant que personnes. » La *nookomis* s'est tue avant de reprendre : « Vous voyez, ces conditions sociales sur lesquelles vous vous êtes exprimés, la perte de la culture, l'hébergement et ainsi de suite, ne sont pas de votre faute. Elles sont issues du colonialisme. Vous n'êtes pas à blâmer. Le colonialisme entraîne un déséquilibre cosmique dont le but est de nous causer un préjudice personnel, voyez-vous? Les divinités du Tonnerre — ces “grands-pères” — travaillent constamment pour nous protéger de ce déséquilibre et du préjudice que nous nous infligeons à cause de ce déséquilibre. »

À ce moment-là, il s'est mis à pleuvoir et à tonner, et notre petit groupe a couru se réfugier sous le gazebo qu'il y avait à proximité. On voyait les éclairs, encore distants, se rapprocher. « Peut-être qu'il est temps de vous parler de cet orage qui s'approche de l'ouest. Maintenant, c'est important de garder à l'esprit que l'orage — les luttes qu'il représente entre *Animikii* et *Mishebeshu* — n'est pas une compétition entre le bon et le mauvais, la lumière et les ténèbres, ou le bien et le mal. Oh non, ce n'est pas ça. C'est une erreur eurocentrique que de voir cette lutte ainsi. Cet orage, cette lutte, je trouve qu'il est plus utile de le voir comme étant une bataille épique pour ramener l'équilibre. C'est ce que ces *Manitous* nous apportent dans l'orage. Ils nous enseignent à renouer avec la terre, à être en relation avec elle, que la terre et tous ses êtres sont ici pour nous aider avec nos problèmes. »

L'orage sur le lac

Regardant vers le ciel, ma *nookomis* demande : « Et qu'en est-il de l'orage qui approche? Ce bruit du tonnerre au loin, il me rappelle cette histoire qu'on se raconte seulement l'été. C'est l'histoire, me disaient les anciens, de quelque chose qui s'est passé il y a longtemps. C'est l'histoire d'un homme, un chasseur pour sa communauté, qui essayait de se rendre de l'autre côté du lac où avait migré le gibier sauvage. Le chasseur arpentait la rive du lac, essayant de voir comment traverser rapidement parce qu'il n'avait pas son embarcation. Après avoir fait des allées et venues pendant un certain temps, il est arrivé devant cet énorme serpent noir à la rive. Bien que ce serpent était effrayant, le chasseur était préoccupé par la pensée qu'une famine pourrait frapper sa communauté s'il revenait sans gibier; il a donc prudemment demandé au serpent : “Acceptes-tu de me transporter de l'autre côté du lac? Il faut que j'aille là-bas pour chasser là où les animaux sont regroupés.” À sa grande surprise, le serpent a accepté. “Oui, je peux t'y amener. Mais ces nuages de tonnerre m'inquiètent. Ils sont d'un noir menaçant et j'ai peur du tonnerre et des éclairs. Est-ce que tu me le diras s'il tonne ou se met à y avoir des éclairs pendant que nous traversons?” Le chasseur, après le lui avoir promis,

enfourcha le serpent. Une fois son passager sécuritairement installé, ce serpent se mit à onduler agilement dans les eaux chaudes du lac. À mesure qu'ils progressaient, les nuages s'assombrissent. Le grondement du tonnerre, d'abord distant, s'intensifiait et se rapprochait. L'orage était pratiquement au-dessus d'eux. Et à ce moment, le ciel cracha une lumière foudroyante qui se brisa en une pluie d'éclairs sur l'eau devenue agitée. Gémissant de peur, se sentant piégé de toutes parts, le serpent dit à l'homme : « Attend, j'ai cru entendre *Animikii*. Il semble tout près. Je peux entendre son grondement sourd qui s'amplifie. Je sens même la présence de l'électricité. Nous avons intérêt à sortir de l'eau, et vite. » Sans attendre la réponse du chasseur, le serpent refit le chemin inverse vers leur point de départ. Au moment même où ils atteignaient la rive, à un endroit rocailleux où le chasseur pouvait sauter pour se placer en sûreté, la foudre frappa le serpent, qui se tordit de douleur, se tortilla et s'enroula fermement sur lui-même. Mais ce réflexe de se protéger ne lui offrait aucun avantage. Sous les yeux horrifiés du chasseur qui avait maintenant atteint les rochers près de la rive, le serpent fut foudroyé de nouveau et éclata en mille morceaux. Ces éclats de serpent se mirent, à leur tour, à nager par-ci par-là avant d'atteindre enfin la terre ferme. Alors ce gros serpent noir n'a pas été tué après tout. Il a été sauvé par ses morceaux. Ils sont devenus de nombreux petits serpents que nous continuons à voir un peu partout, encore aujourd'hui. »

De retour dans le présent royaume, sous l'abri du gazebo, cette autre *nookomis* a attiré notre attention sur la masse de nuages au-dessus du lac. Ils s'agglutinaient, s'assombrissaient et commençaient à faire des tonneaux menaçants. Ces nuages prenaient de la vigueur; ça se voyait, s'entendait et se sentait. Debout sur la rive, regardant vers l'ouest au-delà du lac, la *nookomis* s'est exclamée, « Wow, cet *Animikii* est réellement un *Manitou* splendide! Sentez ce vent, admirez ces nuages noirs qui tournoient les uns autour des autres, et regardez ce mur de pluie qui s'approche et essaie d'atteindre le rivage. Je vous ai écouté raconter vos sentiments de tristesse, de colère, de confusion, ou vos difficultés à éprouver des sentiments. Et je me suis dit que *Mishebeshu* et *Animikii* nous aideraient peut-être à nous rappeler notre relation et notre attachement. Ne voulons-nous pas tous vivre une guérison? Par mes propres combats — comme pour le tonnerre et les éclairs —, je peux vous affirmer que ces orages se produisent constamment ici. Les vieux sages m'ont dit : « Ces combats se produisent encore et encore; ils sont comme la vie; quelque chose de circulaire. » C'est la nature qui me rappelle que de rechercher un dénouement est peut-être insensé — tout comme l'ont fait *Animikii* et *Mishebeshu* —; nous sommes ici pour trouver des moyens d'apporter l'équilibre dans nos vies. Permettons à *Animikii* et à *Mishebeshu* de nous montrer comment. »

À peine la *nookomis* avait-elle prononcé ces mots que les sombres nuages, chargés de pluie et du poids du monde, se sont mis à planer dangereusement bas au-dessus du lac. Manifestement, tout se mettait en place pour ce moment. « Étendez de nouveau votre tabac, » conseilla vivement la *nookomis*. « Il est temps de demander de l'aide à *Animikii*. Il viendra vous aider à combattre cette partie de vous — ce *Mishebeshu* — qui vous garde déconnectés et en déséquilibre. »

Tandis que nous finissions d'étendre notre tabac, nous avons entendu retentir le tonnerre, la foudre a illuminé le ciel, et cela a déclenché une pluie torrentielle. L'orage qui se déroulait sous nos yeux créait un espace pour l'ouverture de nos propres vantelles d'écluse. Tout le monde dans le cercle de la parole, semblait-il, avait quelque chose à raconter sur son parcours pour une quête d'équilibre. C'est Bill qui a parlé le premier. « Je suis convaincu que tu nous dis ce que nous devons vraiment savoir. Et [ça remonte toujours à] qui tu es... à ce qui t'est arrivé quand tu étais jeune... Pourquoi beaucoup de gens deviennent-ils déprimés? C'est parce qu'ils cachent beaucoup de honte, de culpabilité ou des trucs comme ça, non? Alors quand tu ne t'occupes pas de tout ça, tu finis par devenir déprimé, parce que ça te dérange, et [que] tu ne sais pas pourquoi. Il y a des gens qui se demandent : "Pourquoi, pourquoi, pourquoi?" [C'est] parce qu'ils ne savent vraiment pas, genre, des choses sur eux-mêmes, sur leur moi intérieur, leur pourquoi. Mais l'ignorer... ça laissera des traces. »

« Comment est-ce qu'on renoue? » la *nookomis* a-t-elle repris. « Comment est-ce qu'on trouve l'équilibre? Partagez votre sagesse avec les autres! Vous savez ça. Ces anciens, ils ont semé ces choses en vous il y a longtemps, et c'est dans votre mémoire de sang. Cherchez-les. Elles font déjà partie de vous. Cet orage — ce combat entre *Animikii* et *Mishebeshu* —, ce combat, cet orage, il me rappelle et m'enseigne que je dois aussi être en relation avec moi-même. Cet orage, voyez-vous, apporte une médecine qui nous aidera à guérir. Ne luttez pas, ne le repoussez pas. Laissez-le passer sans broncher! Apprenez à le laisser faire. Partagez vos pensées avec d'autres, » a clamé la *nookomis* dans ce troisième tour de cercle de la parole, « parce que les partager, c'est recréer des liens et guérir. Partagez-les avec *Kitchi-Manitou*, rendez vos combats visibles comme cet orage, parce que quand on fait ça, on guérit, et peut-être même qu'on aide d'autres à guérir aussi. »

Avec cette permission de partager avec les autres, Bill a encore été le premier à s'exprimer. « Je ne me sens plus aussi seul ou vide maintenant. Je sais que quand le sentiment de dépression arrive, [je] peux aller quelque part. » Il s'est arrêté un moment. « Je peux faire quelque chose pour me sentir mieux. Une des choses que je fais, et je sais que beaucoup d'entre vous le font aussi, c'est que j'en parle, du VIH. [Notre équipe le fait] à droite et à gauche. J'ai travaillé à la soupe populaire, j'ai travaillé au centre sans rendez-vous; je suis vice-président d'un organisme de services pour le sida... je me garde vraiment très occupé pour ne pas trop y penser. Chaque fois que je me retrouve assis chez moi, ou seul, ce qui arrive assez souvent, je recommence à plonger dans un état de grande déprime, et alors il faut que je m'occupe, et c'est pas mal la seule façon que j'ai pour la combattre en ce moment. »

Jared était d'accord avec Bill. « Ouais, revenir à cet "organisme de services pour le sida" et renouer avec les gens, les autres clients et ce qu'il y a là-bas, ça a beaucoup aidé aussi. Ça a vraiment aidé. Peut-être que [ça a fait] une grosse différence, parce que des fois tu te sens tellement centré sur toi-même que tu oublies qu'il y a d'autres personnes autour de toi qui ont des problèmes elles aussi. Alors ouais, je vois aussi une psychiatre, » ajoute Jared, « et c'est elle qui m'a dit... ou m'a aidé à réaliser que j'avais besoin de m'identifier à d'autres Autochtones et à devenir plus traditionnel. Alors c'est pour ça que je suis ici. »

« Ouais, j'aime ces trucs traditionnels aussi, » a affirmé Bill, « [comme] quand je suis arrivé au pavillon et que je me suis assis dans ce cercle de guérison... et que nous avons [eu] de la sauge, et du cèdre, et du foin d'odeur, et du tabac... et c'est ça qu'ils symbolisent, et c'est pourquoi nous les plaçons en les orientant comme ça, » et il a ajouté, « je me sens plus à l'aise, détendu... c'est plus centré sur les Autochtones. Nous! »

Rob a ajouté une couche de la complexité à ce qui venait d'être dit. « J'ai demandé à cet "autre conseiller" : "Penses-tu que ce serait correct si j'annonçais à tous les autres que je suis gai? Séropositif?" Et je me suis fait répondre que les aînées et aînés n'étaient pas tout à fait prêts pour ça. Alors je ne pouvais le dire à personne. Donc je sais qu'il y a encore cette stigmatisation quand ça concerne le fait d'être gai, séropositif, surtout dans la communauté autochtone. »

Finalement c'était mon tour de parler, « Vous savez, vous pensez que vous êtes déprimé parce que vous êtes malade et que vous ne pouvez pas bouger et que vous êtes dans une situation compromettante, et puis tout à coup... c'est juste de l'humour. Je ne sais pas; j'ai une aptitude naturelle à me faire rire dans les pires moments. » Parler de l'humour comme ça, ça me faisait sourire. Ça me rappelait que le Créateur a lui aussi le sens de l'humour. « Peut-être, » que je me suis dit, « que l'humour apporte une leçon pour apprendre une leçon de vie. »

La *nookomis*, en souriant et en prenant le temps de regarder chacun de nous dans les yeux, déclara : « Vous savez, même si nous avons fini pour aujourd'hui, je veux vous laisser réfléchir à une dernière chose. Cette histoire de *Animikii* et de *Mishebeshu*, eh bien, c'est une histoire qui n'a pas de fin. Nos histoires sacrées — ces *aadizookann* —, ce ne sont pas simplement des mythes... vous comprenez? Ces histoires ont pour but d'apporter du sens et une valeur à nos vies. Tout comme ce serpent qui a éclaté en mille morceaux, *Mishebeshu* réussira à se régénérer et *Animikii* reviendra toujours le combattre. Quand l'eau s'agitiera à cause de *Mishebeshu*, je veux que vous vous rappeliez comment nous avons commencé cette journée. Chacun de nous a offert aux eaux, à la terre, à nos aînées et aînés un peu de tabac traditionnel. Je veux que vous vous rappeliez dorénavant qu'*Animikii* répond presque toujours à une offrande de tabac. Si vous vous retrouvez au milieu d'un orage sur le lac — et je parle métaphoriquement —, je veux que vous soyez assurés que le dieu du Tonnerre exaucera vos prières. Parce qu'une grande partie de nos sentiments de tristesse ont une cause sociale — comme le colonialisme, la pauvreté, le racisme, la précarité de logement, le chômage —, il faut comprendre que *Mishebeshu*, lui, est imprévisible. Il prendra votre tabac, mais ça pourrait ne pas l'apaiser. Les combats que ces forces coloniales infligent à nos vies, pour beaucoup d'entre nous, se poursuivront. C'est comme l'histoire d'*Animikii* et de *Mishebeshu*, qui est une histoire sans fin. C'est comme l'histoire du colonialisme qui n'a jamais vraiment eu de fin, et jusqu'à ce que ces étrangers apprennent à monter sur *Mishebeshu* et croisent *Animikii*, ces orages continueront probablement à se produire. Mais entendre parler d'*Animikii* et de *Mishebeshu*, ça sème la graine pour une histoire différente qui fera son chemin. Cette histoire est en nous, maintenant; tout simplement, elle fait partie de nous. » La *nookomis* m'a fait un sourire et m'a rappelé encore une fois la sagesse et la médecine de ma propre grand-mère. « Mais savez-vous ce qu'il y a d'encore plus important? [C'est que] même s'il y a beaucoup de personnes indigènes qui croient que *Nana'b'oozo* est à la retraite, il n'est pas mort; c'est simplement qu'il dort. Il attend que nous invoquions sa présence; quand

nous le convaincrions de porter nos prières à *Kitchi-Manitou*, ne doutez pas que l'aide et le soutien vous viendront dans vos combats. »

ÉPILOGUE

Thomas King, dans le cadre de la série de présentations Massey Hall de la Canadian Broadcasting Corporation, écrivait : « La vérité à propos des histoires, c'est qu'elles sont tout ce que nous sommes » (2003: 2). Cette situation est rendue problématique par des chercheurs qui écrivent des histoires sur les peuples indigènes. À cause de leurs voix puissantes, ce genre d'histoires est souvent susceptible d'éclipser les autres. C'est une histoire décrivant la vie chaotique que mènent des peuples indigènes à cause de l'héritage des pensionnats, de la consommation d'alcool et de drogues, et d'une existence vécue sur des bases fragilisées par la pauvreté, l'itinérance, etc. Cette façon particulière de raconter une histoire en regroupant ces facteurs est souvent centrée uniquement sur une pathologie collective et des modes de vie malsains. Les chercheuses et chercheurs indigènes font une mise en garde contre les histoires qui tiennent compte d'un seul côté de la médaille et sont utilisées pour justifier le maintien d'une approche paternaliste et colonialiste (Peltier et collab., 2013).

Adichie (2009) fait une mise en garde contre le danger de cette histoire unique, qui présente seulement une vérité et une façon de voir les gens. Elle cache d'autres volets tout aussi importants de l'expérience vécue. *La sagesse du Tonnerre*, bien que s'adressant aux souffrances vécues à cause de la colonisation, a pour but de raconter une histoire beaucoup plus complète, plus riche et plus nuancée. Je voulais, en utilisant un moyen par lequel échouent habituellement les histoires des chercheurs, faire ressortir à travers elle la beauté des connaissances culturelles indigènes. Je voulais créer un espace où nous, comme peuples cultivés, vivons et réagissons aussi aux méfaits du colonialisme. Peut-être pourrait-on dire, après avoir vécu la lecture de cette histoire, que le pouvoir de raconter s'apparente à ce qu'a écrit Okri (1997: 46) : « Si nous changeons les histoires qui accompagnent nos vies, nous changerons peut-être nos vies. » C'est un appel qui répond peut-être aussi à la provocation de Basil Johnston : « Voulez-vous entendre notre version de cette histoire? » (Johnston B. 2007) *La sagesse du Tonnerre* s'inspire du pouvoir de nos histoires spirituelles, ainsi que dans l'utilisation de l'allégorie des divinités du Tonnerre et des serpents; ce produit offre peut-être une certaine reconnaissance au fait que les connaissances indigènes comptent; que nous, comme peuples indigènes, comptons! Dans l'épreuve typique quotidienne de la vie culturelle indigène, un pouvoir hors du commun est accordé aux histoires. Des histoires comme celle-ci peuvent « ramener dans le temps » (Borrows 2010: p. ix) à des époques où les « vieilles voix résonnent » en nous (McLeod 2007: p. 11). Assez simplement, cette histoire réécrite nous permet de retourner en nous-mêmes (Simpson 2011). Le pouvoir de raconter une histoire indigène, comme l'écrit Simpson, est qu'elle nous permet de « vivre [...] des espaces de liberté et de justice [où nous pouvons] échapper au regard et à la mise en cage de l'Empire, ne serait-ce que pour quelques minutes » (2011: p. 34).

RÉFÉRENCES

- Adichie, C.N. (2009). « The danger of a single story ». *TED talks*. Récupéré le 1^{er} juillet 2018 de https://www.ted.com/talks/chimamanda_adichie_the_danger_of_a_single_story.
- Anderson, K. (2011). *Life stages and Native women: Memory, teachings, and story medicine*. Winnipeg, Manitoba: University of Manitoba Press.
- Borrows, J. (2010). *Drawing outlaw: A spirit's guide*. Toronto, Ontario: University of Toronto Press.
- Cain, R.; Jackson, R.; Prentice, T.; Mill, J.; Collin, E.; et Barlow, K. (2011). « Depression among Aboriginal people living with HIV in Canada ». *Canadian Journal of Community Mental Health*, 30(1), 105-120. doi:10.7870/cjcmh-2011-0008
- Cain, R.; Jackson, R.; Prentice, T.; Mill, J.; Collins, E.; et Barlow, K. (2013). « The experience of HIV diagnosis among Aboriginal people living with HIV/AIDS and depression ». *Qualitative Health Research*, 23(6), 815-824. doi:10.1177/1049732313482525
- Jackson, R.; et Masching, R. (2017). « Knowledge translation in Indigenous communities: A review of the literature ». *Canadian Journal of Aboriginal Community-Based HIV/AIDS Research*, 8, 81-104.
- Jackson, R.; Cain, R.; Prentice, T.; Collins, E.; Mill, J.; et Barlow, K. (2008). *Depression among Aboriginal people living with HIV/AIDS: Research Report*. Ottawa, Ontario: Réseau canadien autochtone du sida.
- Jackson, R.; Debassige, C.; Masching, R.; et Whitebird, W. (2015). « Towards an Indigenous narrative inquiry: The importance of composite, artful representations ». Dans C. Sinding, et H. Barnes (éd.), *Social work artfully : Beyond borders and boundaries* (pp. 135-158). Waterloo, Ontario: Wildrid Laurier University Press.
- Johnston, B. (1995). *The manitous: The supernatural world of the Ojibway*. Toronto, Ontario: Key Porter Books Limited.
- Johnston, B. (2007). « Forward ». Dans S. McKegney (éd.), *Magic weapons : Aboriginal writers remaking community after residential school* (pp. vii-xv). Winnipeg, Manitoba: University of Manitoba Press.
- King, T. (2003). *The truth about stories: A Native narrative*. Toronto, Ontario: House of Anansi Press, Inc.
- McKegney, S. (2007). *Magic weapons: Aboriginal writers remaking community after residential school*. Winnipeg, Manitoba: University of Manitoba Press.

- McLeod, N. (2007). *Cree narrative memory: From Treaties to Contemporary Times*. Saskatoon, Saskatchewan: Purich Publishing, Ltd.
- Okri, B. (1997). *A way of being free*. London, England: Phoenix House.
- Peltier, D, et al. 2013. « When women pick up their bundles: HIV prevention and related service needs of Aboriginal women in Canada ». Dans *Women and HIV prevention in Canada: Implications for research, policy, and practice*, édité par J Gahagan, 85-109. Toronto, Ontario: Canadian Scholars' Press.
- Simpson, L. (2011). *Dancing on our turtle's back: Stories of Nishnaabeg re-Creation, resurgence and a new emergence*. Winnipeg, Manitoba: Arbeiter Ring Publishing.
- Smith, T. (1995). *The island of the Anishnaabeg: Thunderers and Water Monsters In the Traditional Ojibwe Life-World*. Lincoln, Nebraska: University of Nebraska Press.
- Vizenor, G. (1994). *Manifest Manners: Narratives on postIndian survivance*. Lincoln, Nebraska: University of Nebraska Press.